

9-HOHES VENN

Fascinantes Hautes Fagnes

Les Hautes Fagnes sont une région de superlatifs. C'est ici que se trouvent les plus grandes réserves naturelles de Belgique, qui couvrent une superficie d'environ 4 600 hectares, et le point culminant du pays, Botrange, à une hauteur de 694 mètres. Mais les informations en mètres ne sont guère parlantes. Il faut faire soi-même l'expérience des Hautes Fagnes. Les tourbières hautes prennent un aspect différent selon le temps. Lorsqu'il fait beau, le profond ciel bleu les fait paraître infiniment larges et comme sans horizon. Par mauvais temps, les nuages lourds et bas créent une atmosphère presque menaçante. Autrefois, on n'attachait aucune importance à ces aspects. Au XIXe siècle, on soulignait encore d'autres superlatifs, on qualifiait ainsi les Hautes Fagnes de région « où les arbres gèlent encore même en été ». Quant aux histoires et légendes selon lesquelles certains ne seraient jamais revenus des Hautes Fagnes, elles ont donné naissance à un mythe lugubre sur les tourbières hautes qui, aujourd'hui encore, remplit d'effroi les visiteurs des Hautes Fagnes. Mais, d'un point de vue purement écologique, les tourbières méritent un maximum de respect pour leur capacité à stocker des quantités exceptionnelles d'eau de pluie.

Les tourbières et leur importance - La molinie bleue et les narcisses sauvages colorent les saisons dans les Fagnes

Parmi la végétation des landes, la bruyère commune et la bruyère quaternée sont typiques de la flore des Hautes Fagnes. La communauté végétale des Hautes Fagnes inclut également l'orchis tacheté, la gentiane pneumonanthe, le rossolis, la canneberge et la linaigrette. Suite à l'interdiction d'utiliser ces surfaces comme pâturages, les arbustes touffus et, surtout, la molinie bleue s'y sont multipliés. La molinie bleue donne des teintes particulières aux saisons dans les Fagnes, un orange rouille unique en automne et un jaune pâle en hiver. Les plantes ligneuses au caractère particulier, telles que le bouleau pubescent noueux, les buissons de saules à oreillettes, les larges sorbiers et, de-ci, de-là, des épicéas, forment souvent des silhouettes bizarres au-dessus des tourbières. Au printemps, entre la mi-avril et la mi-mai, les prés en bordure méridionale des Hautes Fagnes offrent quelques tableaux rayonnants lors de l'éclosion des narcisses jaunes, comme par exemple dans la vallée de la Holzwarche, dans la commune de Bullange. Les narcisses sauvages sont les véritables précurseurs du printemps dans les Fagnes. Leurs feuilles pointues vert foncé traversent les sols, même encore gelés, pour s'élaner vers le soleil.

Le tétras-lyre ou petit coq de bruyère, ambassadeur des tourbières des Hautes Fagnes

Le tétras-lyre est l'emblème des Hautes Fagnes et symbolise la menace qui pèse sur le biotope de tourbières. En effet, son habitat a été très perturbé par l'exploitation de la tourbe et l'assèchement des tourbières. Les petits coqs de bruyère ont un comportement spectaculaire au moment de la parade nuptiale. Dès avant le lever du soleil, ils se disputent pour défendre leur territoire où se sont rassemblées les femelles. Après l'accouplement, celles-ci se retirent et commencent à couver. Leur plumage aux couleurs neutres leur permet de vivre en toute discrétion. Ces spectacles naturels sont devenus rares. En Belgique, le tétras-lyre a pratiquement disparu, les Hautes Fagnes constituent son dernier refuge. L'interdiction de chasse de 1966 et leur mise sous protection en 1985 n'ont pas empêché la décimation de l'espèce. Mais les bois accueillent de nouveau des espèces déjà presque oubliées : en 2003, on a pu observer des lynx et des castors.

Les tourbières hautes protègent le climat

Les tourbières stockent un tiers du volume mondial de carbone. Les grandes tourbières se trouvent au nord de la zone de feuillus en Sibérie et en Amérique du Nord. On estime que leur surface mondiale couvre environ 4 millions de kilomètres carrés ou trois pour cent de la surface de la Terre. Lorsqu'elles s'assèchent, elles dégagent des quantités dangereuses de gaz à effet de serre. En effet, la quantité d'eau qui s'évapore est d'autant plus importante que la Terre se réchauffe, ce qui entraîne une dégradation des conditions régnant dans les zones humides. Suite à la sécheresse, les substances végétales se décomposent à l'air pour donner du CO₂ et des substances minérales. En

présence d'une quantité d'eau suffisante, l'oxygène n'a plus d'effet sur les substances végétales, qui se conservent. Le carbone ne s'en échappe plus, et de la tourbe se forme. Le drainage des tourbières entraîne non seulement leur assèchement, mais aussi le dégagement de carbone. La conservation des tourbières contribue donc aussi à la protection du climat. Son importance pour le climat a été reconnue précisément à une époque où de nombreux autres pays discutent de solutions techniques pour capturer et stocker le CO₂ (*Carbon Dioxide Capture and Storage, CCS*).

Les tourbières protègent le climat. Et les cyclistes ?

Un Allemand produit environ onze tonnes de CO₂ par an ; la moyenne mondiale est de presque 4 tonnes. En considération de la protection du climat, la quantité tolérable ne devrait pas dépasser deux tonnes. Il est largement admis que le cyclisme contribue à la protection du climat. L'élément déterminant est le bilan carbone. En effet, le cycliste produit également des gaz à effet de serre. Une personne de poids moyen qui pédale à vitesse normale dégage ainsi à chaque kilomètre 6 à 7 grammes de CO₂ suite à la combustion de calories. Cette émission est toutefois faible en comparaison avec un véhicule automobile qui, selon le cas, dégage entre 160 et 300 grammes de CO₂. Mais les considérations ne doivent pas se limiter au moyen de locomotion. Les aliments qui ont fourni les calories doivent également entrer en ligne de compte. Ainsi, le bilan carbone de la viande est quinze fois plus élevé que celui d'aliments végétaux. En rapport avec le changement climatique et le cyclisme, rappelons encore que la Vennbahn est l'une des « routes cyclables les plus respectueuses du climat », d'autant plus que, pour une pente maximale de deux pour cent, la combustion de calories et l'émission de CO₂ sont raisonnables.

Les tourbières hautes, un gigantesque réservoir et distributeur d'eau

Les tourbières datent de la dernière période glaciaire. Elles se sont formées il y a quelque 7 500 ans, lorsque les végétaux, principalement des sphaignes, se sont décomposés partiellement. Les tourbières des Hautes Fagnes sont un réservoir d'eau très particulier : telle une éponge gigantesque, le sol tourbeux absorbe les précipitations sur une épaisseur de plusieurs mètres. L'eau non absorbée s'écoule naturellement sous la forme de ruisselets et de filets d'eau qui partent dans toutes les directions pour rejoindre des ruisseaux et des rivières et finalement parvenir à la mer du Nord. Les tourbières s'étendent sur une couche d'argile imperméable à l'eau et empêchant celle-ci de s'infiltrer dans le sol. À la surface, les tourbières sont généreusement alimentées en eau de pluie, surtout de l'automne au printemps. C'est pendant cette période qu'on enregistre la majeure partie des précipitations annuelles moyennes de 1 400 à 1 700 mm. Les tourbières ont une capacité de stockage extraordinaire, elles peuvent retenir un poids d'eau équivalent à dix fois le leur. Suite à cette énorme capacité de rétention d'eau, le niveau de la nappe phréatique remonte jusqu'au niveau des sphaignes.

Il a fallu longtemps avant que les tourbières soient déclarées zone protégée

Aujourd'hui, 4 600 hectares de la surface totale des Hautes Fagnes sont des réserves naturelles. Mais les Hautes Fagnes couvrent une superficie beaucoup plus grande. D'après la carte de Joseph Johann von Ferraris, qui a réalisé les premiers relevés topographiques des Pays-Bas autrichiens en 1777 pour l'impératrice Marie-Thérèse, la superficie des Fagnes à proprement parler serait presque trois fois plus grande, soit 12 000 hectares. Leurs contreforts s'étendaient jusqu'à l'actuel barrage de la Gileppe et jusque dans le Hertogenwald, jusqu'à Raeren, Roetgen ou Lammersdorf. Les villages des Fagnes datent du Moyen Âge. Le défrichement des Fagnes a commencé au XVI^e siècle, de même que l'exploitation de la tourbe et l'utilisation des sols comme pâturages et pour le ramassage de feuilles et d'aiguilles de conifères pour les litières des étables. Le boisement fut un grand thème du XIX^e siècle. L'épicéa commença à s'imposer, même si son triomphe fut de plus en plus freiné. Dans les années 1950, on se ravisa et, en 1957, on créa la « réserve naturelle des Hautes Fagnes ». À l'époque, la superficie de la réserve naturelle était de 1 400 hectares. Aujourd'hui, elle est trois fois plus grande. En 1971 fut créé le Parc naturel Hautes Fagnes – Eifel qui s'étend de part et d'autre de la frontière, couvrant 2 400 km² en Allemagne et 700 km² en Belgique. Depuis 1922, les tourbières du Parc naturel sont strictement protégées dans le cadre du programme LIFE (L'Instrument Financier

pour l'Environnement) de l'Union européenne qui prévoit leur renaturation, ainsi que celle des landes.

Plans de mise en valeur des terres et utilisation économique - Une région restée intacte malgré les interventions de l'homme

Depuis plus de cent ans, on applique aux Hautes Fagnes des qualificatifs très évocateurs de la nature pour les décrire comme un paysage à l'écart de la civilisation : elles sont « intactes », « sauvages » ou « naturelles ». Mais ce n'est pas le cas. Les Hautes Fagnes sont un paysage transformé par l'homme, ainsi que le révèlent les dispositions relatives à la protection des tourbières et des landes qui sont applicables depuis 1992. En bordure des Hautes Fagnes furent fondés, au Moyen Âge, les villages classiques de la région tels que Xhoffraix, Ovifat, Robertville, Sourbrodt, Weywertz, Elsenborn, Kalterherberg, Mützenich, Konzen, Lammersdorf ou Roetgen. Comme d'autres peintres, Heinz Heinrichs, né en 1888 à Aix-la-Chapelle, a immortalisé l'isolement des fermes sur son tableau *Einsamer Hof im Hohen Venn* (Ferme isolée des Hautes Fagnes). De hauts arbres broussailleux entourant une ferme sous un ciel nuageux et menaçant donnent une impression de solitude automnale. C'est surtout par l'exploitation de la tourbe que l'homme a transformé le paysage des Hautes Fagnes, de même que par la construction de routes, telles que la route des Fagnes (Vennstraße) reliant Eupen et Malmedy, en 1856, et par la construction de la Vennbahn en 1885 pour permettre la circulation des moyens de transport dans la région. Aujourd'hui, les Hautes Fagnes contrastent fortement avec les prairies entrecoupées de haies, telles que les bocages de Montjoie et le paysage bocager des contreforts sud. En 1991, les Hautes Fagnes ont été élues « paysage de l'année » par l'Internationale des Amis de la Nature.

Développement régional grâce aux routes et aux fermes ?

Il y a toujours eu des plans de mise en valeur des Fagnes. Les premiers plans datent de l'époque française, entre 1794 et 1814. On prévoyait l'assèchement des tourbières au moyen de fossés pour permettre aux moutons de paître sur ces surfaces. Mais les villes, craignant un manque d'eau pour leurs usines, parvinrent à empêcher la réalisation de ces plans. En 1837, Henri Fischbach, fabricant de cuir né à Stavelot, publia un écrit dans lequel il esquissait des plans de mise en valeur des Hautes Fagnes. Ses plans concernaient le développement des infrastructures et de l'agriculture, et plus précisément la construction de routes et de métairies ainsi que la plantation de hêtres et de conifères. Fischbach considérait que ces projets créeraient des emplois pour la main-d'œuvre qui avait été remplacée par des machines dans les usines. Ils permettraient également d'endiguer la contrebande et de rendre accessible aux voyageurs une région jusqu'alors impénétrable. Il était convaincu que les Romains avaient dévasté les bois qui recouvraient jadis les Hautes Fagnes. Selon lui, les tourbières stériles étaient le résultat désastreux de cette dévastation.

Lancement du boisement en 1856

Otto Beck, Regierungsrat (conseiller gouvernemental) et échevin responsable de la mise en valeur des terres, avait également des plans de mise en valeur des Hautes Fagnes. En 1864, il publia un plan de mise en valeur des Hautes Fagnes à caractère presque missionnaire, soulignant surtout les effets positifs pour le climat (empêcher les émanations excessives, perte de chaleur, réduction des précipitations néfastes). Mais, à cette époque, en 1864, on avait déjà commencé à boiser les Hautes Fagnes. En effet, le 27 juin 1854, le président supérieur de la province rhénane, Hans Hugo von Kleist-Retzow, avait visité les Fagnes. Ses observations furent transmises au ministère : il fallait absolument boiser les Hautes Fagnes après les avoir drainées en tenant toutefois compte le mieux possible des besoins des communes en pâturages et en feuilles et aiguilles de conifères pour les litières des étables. Ce projet de développement fut déclaré comme relevant de la mise en valeur générale des terres, de sorte que le coût fut pris en charge par l'État. En 1857, on commença à boiser et, au début de 1858, on établit un « plan majeur de boisement » à réaliser sur un horizon de 30 ans. Les activités de boisement et de drainage furent échelonnées. On choisit l'épicéa, car ce conifère à croissance rapide répondait le mieux aux exigences économiques. Les dernières plantations, dans les Fagnes aux environs de Mützenich, notamment, datent d'après la Seconde Guerre mondiale.

Les moutons furent remplacés par des épicéas

Aujourd'hui, on s'imagine difficilement que les Fagnes furent jadis un pays de pâturages. Vers la fin du XIXe siècle, dans l'Avant-Pays Fagnard, près de Raeren, on allait encore faire paître les vaches dans un pré appelé Stuhl. On y récoltait également le foin des Fagnes. Mais ce sont surtout les moutons qui, presque tout au long du XIXe siècle, alors qu'il y avait encore des terres incultes, furent typiques des villages fagnards. Vers 8 heures du matin, le berger du village sifflait et les moutons, bâillant et bêlant, sortaient des étables ouvertes. Le berger rassemblait les moutons pour les accompagner avec son chien dans les Fagnes. Au retour, il devait veiller à ce que le troupeau reste groupé afin de ne pas perdre des moutons. Jusqu'en 1870, les loups menaçaient les troupeaux. Si les moutons ne voulaient pas quitter les pâturages, c'était pour le berger signe de mauvais temps pour le lendemain. Mais s'ils rentraient détendus, le temps resterait au beau fixe. Le berger avait des connaissances météorologiques et de médecine naturelle. Beaucoup le considéraient comme un original en raison de son humeur taciturne due à la solitude dans les Fagnes. Suite au boisement des Fagnes, les moutons et les bergers ont définitivement disparu.

Le boisement s'annonce de plus en plus difficile

Les communes ont salué le boisement des terres incultes des Hautes Fagnes. Mais, peu à peu, la suppression des pâturages et la cessation de l'utilisation de feuilles et d'aiguilles de conifères pour les litières des étables causèrent des problèmes. On s'opposa au boisement. À partir de 1862, il fallut appliquer des mesures coercitives pour pouvoir le poursuivre dans certaines communes comme Eisenborn, Sourbrodt ou Ovifat. Les débats sur le pour et le contre battaient leur plein. Le baron Eduard von Broich, Landrat de l'arrondissement de Malmedy, constata : « Les communes et certains agriculteurs des Hautes Fagnes ont enfin le sentiment et le besoin de contribuer, eux aussi, à la mise en valeur et à l'amélioration des landes, des terres incultes et des marais à des fins agricoles. Jusqu'à présent, ils avaient apparemment laissé faire les sylviculteurs [...] ». La résistance parfois violente freina les activités de boisement. 18 ans après leur commencement, en 1875, on n'avait boisé que 1 300 hectares de terre inculte au lieu des 3 999 hectares prévus. En 1893, on en était à 1 982 hectares, à peine la moitié de ce que prévoyait le plan sur 30 ans à l'horizon 1887.

La Vennbahn, enfin !

Le 1er décembre 1885, le tronçon de la Vennbahn qui reliait Montjoie à Malmedy via Waimes fut ouvert à la circulation. Le temps était doux, une « véritable journée de printemps pour la saison ». Un temps idéal en cette journée pour les habitants des Fagnes dont le plus grand souhait, après l'ouverture du premier tronçon entre Aix-la-Chapelle/Rothe Erde et Montjoie, était de voir la locomotive à vapeur faire enfin vivre leur région également. Mais les trains furent soumis à dure épreuve dès le départ, d'autant plus que les hivers dans les Fagnes sont souvent très rudes. L'ancien Landrat de Malmedy se souvient des premiers hivers de la Vennbahn. « Certaines années, on était coupé du reste du monde. Lorsque la locomotive n'avancait plus, c'est un cocher qui se frayait un chemin. Lorsque celui-ci devait s'avouer vaincu, le télégraphe était la dernière liaison avec la vie. » Quant aux voyageurs de la Vennbahn, ils commencèrent à voir différemment les Fagnes et l'Eifel. Un jour, le journal aixois *Echo der Gegenwart* écrivit à ce sujet : « On n'aurait jamais cru déboucher ici, au cœur de l'Eifel, sur un endroit si beau, si magnifique, après avoir traversé l'âpre région des Hautes Fagnes. » Dans les Fagnes, les trains de la Vennbahn sont appelés *Bimmelbahn* (train équipé d'une cloche), car le conducteur de la locomotive devait s'annoncer par un tintement de cloche à l'approche des nombreux chemins utilisés pour l'extraction de la tourbe et le ramassage de feuilles et d'aiguilles de conifères pour les litières des étables.

Les tourbières des Hautes Fagnes, un fournisseur local de combustible naturel

La tourbe est un sédiment organique qui résulte de la décomposition incomplète de substances végétales. La tourbe est donc un précurseur du charbon. La tourbe des tourbières a été exploitée pendant des centaines d'années. Une fois traitée, la tourbe des Hautes Fagnes servait surtout de combustible. Son pouvoir calorifique est comparable à celui du lignite. On conçoit donc aisément que

les habitants des Fagnes et des environs s'en soient servis comme combustible à portée de main, d'autant plus que les hivers étaient ici les plus froids de toute la région. Tandis qu'ailleurs les chemins de fer permettaient d'approvisionner tous les ménages en charbon et en lignite, les Hautes Fagnes n'en étaient pas encore là. Même après les premières années de la Vennbahn, il fallut encore attendre longtemps avant l'utilisation du charbon et des briquettes de chauffage. Autrefois, un ménage familial avait besoin de 15 000 à 20 000 blocs de tourbe pour se chauffer en hiver. Dans la publication *Der Eremit am Hohen Venn* (L'Ermite des Fagnes) de 1935, Leo Dohmen donne une belle description de l'époque : « [...] au printemps, les jeunes hommes et les jeunes femmes des villages avoisinants venaient tous les matins, par centaines et des semaines durant, dans les Fagnes enveloppées des brouillards gris du lever du jour, et rentraient le soir. Ils délimitaient leur coin de travail avec des branches vertes et se mettaient à la besogne. Les hommes dégageaient proprement de grandes plaques de lande pour en recouvrir la fosse de tourbage en veillant à ne laisser aucun espace [...] Les filles et les femmes mettaient les blocs dans des brouettes et les emmenaient à un endroit approprié pour sécher [...] on les y alignait [...] les blocs ne tardaient pas à durcir sous le soleil et sous l'effet du vent printanier [...] il fallait veiller à créer un courant d'air. » À la mi-août, après la récolte des foins, on ramenait alors la tourbe séchée dans des charrettes tirées par deux bœufs. On entassait 20 chargements et plus comme réserve pour l'hiver dans des endroits appelés *Truffstälchen*.

Les troufleurs de Sourbrodt

Sourbrodt symbolise, plus que toute autre commune des Fagnes, l'extraction artisanale de la tourbe au XVI^e siècle. En raison d'un ancien droit qu'ils avaient obtenu des autorités et qui est toujours valable, les habitants de Sourbrodt peuvent, aujourd'hui encore, extraire la tourbe. Lorsqu'en 1956 l'État belge édicta qu'une grande partie des Fagnes était une zone naturelle protégée et voulut interdire aux habitants de Sourbrodt le tourbage dans « leurs » Fagnes, ils firent valoir leurs anciennes habitudes. Leur droit de tourbage expire dès qu'ils ne l'exercent plus pendant un an. En 1889, on s'est essayé à l'extraction industrielle de la tourbe aux environs de la gare de Sourbrodt. Mais la rentabilité était trop faible et la qualité de la tourbe traitée était inférieure à celle de la tourbe des tourbières frisonnes. Rudy Giet de Sourbrodt, né en 1926, se souvient bien de l'époque où, gamin, il accompagnait son père pour aller extraire de la tourbe. Ses parents avaient une petite exploitation agricole, son père était maçon, sa mère allait traire les vaches, les revenus étaient maigres. On était heureux de pouvoir se procurer de la tourbe dans les Hautes Fagnes, surtout avant 1940. « Lorsqu'il ne gelait plus, mais pas avant le premier mai », les « troufleurs » de Sourbrodt se mettaient en chemin. « Tous les matins, nous partions à quatre heures et demie pour aller aux tourbières. » Le tourbage durait quatre à cinq jours et, pendant cette période, son père devait prendre congé. En automne, on ramenait la tourbe dans des charrettes tirées par des chevaux. C'est seulement après la guerre que les briquettes de tourbe furent transportées par des tracteurs. La tourbe noire des couches inférieures était particulièrement précieuse : « c'est celle qui donnait le plus de chaleur », dit Rudy Giet. Aujourd'hui, il reste une tourbière à Sourbrodt, « La Béole », où quelques habitants de Sourbrodt viennent encore s'approvisionner. Lors de promenades organisées par le Centre Nature de Botrange où il est guide, Rudy Giet parle de l'époque du tourbage. Il est heureux que cet artisanat ne se soit pas perdu. Il ajoute : « Et j'aime l'odeur ! »

Les Hautes Fagnes des peintres et des romanciers - Les peintres ont immortalisé les Hautes Fagnes exposées aux forces naturelles

« Beau », « âpre », tels sont les adjectifs que les artistes et les premiers touristes associaient très souvent, au tournant du XX^e siècle, pour décrire le paysage jusqu'alors plutôt inaccessible. La venue du chemin de fer permit aux citadins de se rendre aisément dans des régions reculées. C'est surtout aux artistes qu'on doit la découverte de l'Eifel et des Ardennes. Ils étaient surtout originaires de Coblenche et de Düsseldorf, fiefs des artistes de l'époque. L'un d'eux était Alfred Holler, l'un des principaux représentants, avec August Macke, de l'« expressionnisme rhénan ». Il s'établit à Eupen après son mariage en 1910. Il a consacré l'une de ses huiles aux Hautes Fagnes. Les arbres, arbustes et herbes des marais pliés sous le vent sont le sujet prédominant de ses tableaux qui représentent le

paysage des Fagnes. Un tableau des Fagnes de l'impressionniste liégeois Dieudonné Jacobs suscite des sensations encore plus intenses : des nuages lourds occupant la majeure partie du tableau font ressentir une ambiance menaçante sur le vaste et hostile paysage marécageux. Dessinés au gros pinceau, ces nuages contrastent fortement avec le paysage aux traits fins. L'observateur a irrémédiablement l'impression d'être livré aux forces de la nature. L'hiver dans les Hautes Fagnes est le thème artistique de Lucien Hock, qui vivait ici. Ses tableaux dominés par les paysages marécageux dégagent une impression d'angoisse.

Les écrivains font, non sans quelque pessimisme, l'éloge des Hautes Fagnes et de leurs habitants

Les Hautes Fagnes n'ont suscité que tardivement l'intérêt des écrivains. Guillaume Apollinaire (1880 – 1918) les a découvertes lors de ses séjours de jeunesse à Stavelot. « Fagnes de Wallonie » est une ode aux landes des Fagnes. Dans l'un de ses poèmes, on peut lire « [...] Et mes pieds endoloris Foulaient les myrtilles et les airelles Tendrement mariée [...] ». En 1906 fut publié à Essen le premier roman allemand consacré aux Fagnes : *Das Haus am Moor* (La maison du marais). Nanny Lambrecht, institutrice à Malmedy, s'y adonne à une critique sociale de la rencontre des temps anciens et modernes dans les Hautes Fagnes. Deux ans plus tard parut *Das Kreuz im Venn* (La Croix des Fagnes) de Clara Viebig. Pour cette écrivaine née à Trèves, le titre évoque la « croix de la pauvreté » dans les communes des Fagnes au tournant du siècle. Remettant le progrès en question, elle s'interroge sur la domination de la nature par l'ère des machines. Ludwig Mathar, né en 1882 à Montjoie, fait partie de la génération suivante. Il était très lié à la Wallonie de Malmedy. Il a rédigé trois romans, en partie autobiographiques, sur les Fagnes. Son œuvre *Das Schneiderlein am Hohen Venn* (Le petit tailleur des Hautes Fagnes) rend hommage au fondateur de la Baraque Michel. Il a contribué à mieux faire connaître les Hautes Fagnes. Quant au Verviétois Albert Bonjean, on le retiendra non seulement comme écrivain, mais aussi comme défenseur des Hautes Fagnes. Non seulement il décrit et chante la grâce merveilleuse des paysages marécageux, mais il a également fondé, en 1910, une association de défense des Hautes Fagnes.